21 mai 1797.

DIRECTOIRE EXECUTIF.

PIÈCE
TROUVÉE A VENISE, DANS LE PORTE-FEUILLE DE D'ANTRAIGUES,

Et écrite entièrement de sa main.

DE L'IMPRIMERIE DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

AN 5 DE LA RÉPUBLIQUE. 1797.

SE TROUVE A PARIS,

Chez LEMAIRE, Imprimeur, rue d'Enfer, n°. 141, près le Luxembourg.

PIÈCE

Trouvée à Venise, dans le porte-feuille de d'Antraigues, et écrite entièrement de sa main.

M. le prince de Condé veut que Pichegru proclame Roi le Prétendant ; qu'il reçoive l'armée des émigrés Français dans Huningue, pour marcher ensuite ensemble sur Paris ;

Pichegru, au contraire, desire livrer les places fortes de la France aux Autrichiens, passer le Rhin et concerter sa trahison avec Wurmser.

Offres faites par Condé à Pichegru, au nom du Roi : Maréchal de France, Gouverneur d'Alsace, cordon rouge, le château de Chambord avec son parc, et douze pièces de canon enlevées aux Autrichiens, un million d'argent comptant, deux cent mille livres de rentes, un hôtel à Paris ;

La terre d'Arbois, patrie du général Pichegru, porteroit le nom de Pichegru ;

La pension de 200,000 livres reversible par moitié à sa femme, et 50,000 liv. à ses enfans à perpétuité, jusqu'à extinction de sa race ;

Ma conversation (*) avec Monsieur le Comte de Montgaillard, le 4 décembre 1796, à six heures après-midi jusqu'à minuit.

LE comte de Montgaillard étoit à Venise depuis le mois de septembre ; je le savois par le bruit public,

(*) C'est d'Antraigues qui écrit.

mais sans l'avoir jamais vu, ni sans avoir ouï parler de lui. M. l'abbé Dumontel, son ami, est venu chez moi, il y a six semaines, me voir de sa part, me faire ses excuses de ce que les raisons les plus graves l'obligeoient à ne me pas venir voir, qu'il me les expliqueroit lui-même au moment qu'il le pourroit.

Le * je reçus une lettre de Fauche-Borel, de Neuf-Châtel, qui me prioit de remettre six cents livres tournois à M. de Montgaillard, et de l'engager à se rendre sur-le-champ à Bâle auprès de lui.

Je fis avertir M. de Montgaillard. Il me renvoie l'abbé Dumontel, ne veut pas d'abord les six cents liv. quinze jours après envoie les rechercher, me demande un rendez-vous pour le premier décembre, remit ensuite au 4, et enfin est venu hier 4 à six heures du soir avec l'abbé Dumontel.

Après m'avoir parlé avec détail de son évasion, de sa course en Angleterre de son retour à * de ses querelles avec la canaille de l'émigration, qui, par-tout pays, ne veut ni faire, ni laisser faire, et qui a plus de démocratie jacobine dans sa misère, ou manie, que n'en avoit le Club des Jacobins au milieu de ses triomphes.

Après m'avoir parlé de tout cela, je lui dis : mais enfin à présent que faites-vous ? — C'est, me dit-il, pour vous en instruire que je suis venu chez vous ; mais il faut prendre les choses d'un peu plus loin. Au mois d'août 1795 je me trouvois à Bâle.

J'avois quitté précédemment la Hollande, après avoir reçu l'ordre de partir et l'offre du lord Saint-Hélène d'y rester, si je voulois promettre de ne plus vcrire, ce que je refusai. J'avois eu avant une conéersation avec le ministre de Danemarck. Il me demandoit ce que je pensois de la révolution. Je ne disois que des choses générales, quand il m'inter-

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

rompit * pour me dire, je vais vous parler plus franchement. Je regarde les rois coalisés comme des filous qui se volent dans les poches, tandis qu'on les mène à la potence.

Ce fut après mon voyage à la Haye que j'allai d'abord à Neuf-Châtel, puis à Bâle.

M. le prince de Condé m'appela à Mulheim, et connoissant toutes les relations que j'avais en France, il me proposa de sonder le général Pichegru, qui avoit son quartier-général à Altkirch.

Le général Pichegru y étoit alors environné de quatre représentans conventionnels.

Je me rendis aussi avec quatre ou cinq cent louis à Neuf-Châtel; je jettai les yeux pour faire les premières ouvertures sur Fauche-Borel, imprimeur du roi à Neuf-Châtel, votre imprimeur et le mien; homme fanatique de la royauté, plein de courage, de zèle, d'enthousiasme, ayant peu d'esprit, mais y suppléant par de la sûreté et de la probité. Je lui associai M. Courant, Neuf-Châtelois, jadis pendant quatorze ans au service du grand Frédéric, en qualité de son homme d'exécution (*) à ressource, d'un sang-froid imperturbable, qui a bien plus que de la valeur. Il a la plus imperturbable intrépidité.

Je leur persuadai de se charger de la commission. Je les munis d'instructions, de passe-ports. Ils étoient étrangers. Je leur fournis tous les prétextes pour voyager en France comme étrangers, négocians, acquéreurs de biens nationaux. Quand je les crus bien lestés, je les recommandai à Dieu et je partis pour aller attendre de leurs nouvelles à Bâle.

Le 13 août 1795, Fauche et Courant partirent pour se rendre au quartier-général d'Altkirch, ils y restèrent huit jours, voyant le général Pichegru environné de représentans et de généraux, sans pour

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

voir lui parler. Pourtant Pichegru les remarqua, surtout Fauche ; et les voyant assidus sur tous les lieux où il passoit, il devina que cet homme avoit quelque chose à lui dire, et dit tout haut devant lui en passant, je vais me rendre à Huningue. Aussitôt Fauche part et s'y rend. Pichegru y étoit arrivé avec les quatre représentans et sept généraux.

Fauche trouva le moyen de se présenter à son passage au fond d'un corridor. Pichegru le remarque, le fixe, et quoiqu'il pleût à torrent, il dit tout haut, je vais dîner chez madame de Salomon. Le château est à trois lieues de Huningue, et cette madame de Salomon est la maîtresse de Pichegru. Fauche part aussitôt, se rend dans le village, monte au château après dîner et demande le général Pichegru. Celui-ci le reçoit dans un corridor en prenant du café.

Fauche alors lui dit que possesseur d'un manuscrit de J. J. Rousseau, il veut le lui dédier. — Fort bien, dit Pichegru, mais je veux le lire avant, car ce Rousseau a des principes de liberté qui ne sont pas les miens, et où je serais très-fâché d'attacher mon nom. — Mais, lui dit Fauche, j'ai autre chose à vous dire. — Et quoi? Et de la part de qui? — De la part de M. le prince de Condé. — Taisez-vous et attendez-moi..... Alors il le conduisît seul dans un cabinet reculé. Et alors, tête-à-tête, il lui dit : Expliquez-vous que me veut Monseigneur le Prince de Condé.

Fauche embarrassé, et à qui les expressions ne venoient pas en ce moment, balbutia, hésita. — Rassurez-vous, lui dit Pichegru, je pense comme M. le prince de Condé, que veut-il de moi?... Fauche encouragé lui dit alors : M. le prince de Condé desire se * à vous, il compte sur vous, il veut s'unir à vous. — Ce sont là des choses vagues et inutiles, lui dit Pichegru, cela ne veut

---

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

rien dire ; retournez demander des instructions écrites et revenez dans trois jours à mon quartier-général à Altkirch, vous me trouverez seul à six heures précises du soir.

Aussitôt Fauche partit ; arrive à Bâle, court chez moi, et transporté d'aise, me rend compte de tout.

Je passai la nuit à rédiger une lettre au général Pichegru. M. le prince de Condé, muni de tous les pouvoirs du roi Louis XVIII, excepté celui d'accorder des cordons bleus, m'avait, par écrit de sa main, revêtu de tous ses pouvoirs, à l'effet d'entamer une négociation avec le général Pichegru.

Ce fut en conséquence que j'écrivis au général. Je lui dis d'abord tout ce qui pouvoit réveiller en lui le noble sentiment du véritable orgueil, qui est l'instinct des grandes ames ; et après lui avoir fait voir tout le bien qu'il pouvoit faire, je lui parlai de la reconnaissance du roi pour le bien qu'il ferait à sa patrie en y rétablissant la royauté ; je lui dis que sa majesté vouloit le créer * maréchal de France, gouverneur d'Alsace : nul ne pouvant mieux la gouverner que celui qui l'avoit si vaillamment défendue.

Qu'on lui accorderait le cordon rouge, le château de Chambort avec son parc et 12 pièces de canon enlevés aux Autrichiens, un million d'argent comptant, 200 mille livres de rente, un hôtel à Paris, la * d'Arbois, patrie du général, porterait le nom de Pichegru, et seroit exempte de tout impôt pendant 15 ans. La pension de 200,000 liv. réversible par moitié à sa femme, et 50,000 liv. à ses enfans, à perpétuité, jusqu'à extinction de sa race.

Telles furent les offres faites, au nom du roi, au général Pichegru.

Pour son armée, je lui offrois, au nom du roi,

---

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

la confirmation de tous ses officiers dans leurs grades ; un avancement pour tous ceux qu'il recommanderoit ; un traitement pour tout commandant de place qui livreroit sa place, et une exemption d'impôt pour toute ville qui ouvriroit ses portes. Quant au peuple de tout état, amnistie entière et sans réserve. J'ajoutai que M. le prince de Condé desirerait qu'il proclamât le roi dans ses camps, et lui livrât la ville de Huningue, se réunît à lui pour marcher sur Paris.

Pichegru, après avoir lu toute cette lettre avec la plus grande attention, dit à Fauche : C'est fort bien mais qui est ce M. de Montgaillard qui se dit ainsi autorisé, je ne le connois ni lui, ni sa signature? Est-ce l'auteur? — Oui, lui dit Fauche. — Mais, dit Pichegru, je desire avant toute autre ouverture de ma part, être assuré que M. le prince de Condé, dont je me rappelle très-bien l'écriture, ait approuvé tout ce qui m'a été écrit en son nom par M. de Montgaillard ; retournez tout de suite auprès de M. de Montgaillard, et qu'il instruise M. le prince de Condé de ma réponse.

Aussitôt Fauche partit, laissa M. Courant près de Pichegru, et revint auprès de moi.

Arrivé à Bâle à 9 heures du soir, il me rend compte de sa mission. A l'instant je vais à Mulheim, quartier-général du prince de Condé, et j'y arrive à minuit et demi ; le prince étant couché, je le fais éveiller, il me fait asseoir tout à côté de lui sur son lit, et ce fut alors que commença notre conférence.

Il s'agissait seulement, après avoir instruit le prince de Condé de l'état des choses, de l'engager à écrire au général Pichegru, pour lui confirmer la vérité de tout ce qui lui avoit été dit en son nom.

Cette négociation, si simple dans son objet, si nécessaire, si peu susceptible d'obstacles dura néanmoins toute la nuit.

M. le prince, aussi brave qu'il est possible de

l'être, * du grand Condé que de son imperturbable intrépidité.

Sur tout le reste, c'est le plus petit des hommes. Sans moyens comme sans caractère, environné des hommes les plus médiocres, les plus vils, quelques-uns les plus pervers, les connoissant bien et s'en laissant dominer.

Ces gens-là sont comme la plupart des émigrés marquans, ils veulent faire de la révolution une mine à exploiter, et du prince un moyen de rendre l'exploitation meilleure. Ces gens-là, tels que M. de Montesson, la Jair, Bouthilier, sont des gens sans aucun moyen que celui de la servilité auprès du prince; mais ils l'entourent, et se rendent toute justice sur leur incapacité totale, ils n'ont que deux mobiles dans toute leur conduite. S'il se présente un homme d'un vrai talent qui présente des projets d'une vaste étendue et d'une grande difficulté, ils le laissent commencer l'affaire, se hasarder et la suivre.

Pendant son absence ils s'attachent à éloigner le prince de lui, à le faire craindre, à le faire haïr, afin que le * du serviteur utile, déplaisant, ils aient toute facilité à l'éconduire lorsque sa besogne achevée elle n'offrira plus de difficultés; alors ils songent à s'en emparer et à perdre l'auteur du travail: c'est ce qu'on appelle, sur-tout en France, le véritable talent des courtisans, qui rient de pitié en voyant * se dévouer à un maître dont ils sont sûrs qu'on obtient plus par des bassesses que par des services, et dont il vaut mieux être le cuisinier ou le maquereau, que le ministre ou le général.

L'autre mobile de tous les * du roi ou des princes, est d'empêcher toute contre-révolution qui ne se feroit pas à leur profit, et à préférer l'état actuel à tout autre état qui ne les combleroit pas de biens de tous genres.

---

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

Tels sont les systêmes du roi ou du prince de Condé.

Je ne puis me refuser à un trait qui fait bien connoître leur stupidité, leur bassesse. Montmor, qui ne quitte jamais le prince de Condé, est un petit homme contrefait d'esprit comme de corps, bossu, begue et le plus intrépide des bavards. Un jour, que monseigneur tenoit conseil sur ma lettre *
de Pichegru, il dit, à M. de Montgaillard, qui alloit partir pour se rapprocher d'Altkirch, quartier-général de Pichegru : M. vous passerez à Stoupach? — Je n'en sais rien. — Mais, monsieur, vous y passerez. — Cela se peut. — Mais savez-vous une histoire singulière de Stoupach? — Je ne connois ni les lieux, ni les habitans, ni leurs histoires. — Mais, monsieur, les gens de Stoupach, détestent les gens d'une ville voisine, et les habitans de la ville voisine, prétendent qu'il n'y a pas à Stoupach, une poule avec la queue. — Ah! ah! ah! — Et cela, parce que si les poules y avoient une queue, elles ne pourroient pas se retourner dans les rues de Stoupach. — Ah! ah! ah! Monsieur, cela est très-plaisant. Après cet épisode, on reprit l'affaire. Et il s'agissoit du salut de la France! Hommes à talens, voilà votre sort. Avant d'arriver à ces princes, que vous voulez servir, vous avez à essuyer un travail plus * que celui d'Hercule. Celui-ci * au moins * dangers, mais en ces tems modernes, c'est une * de fumier de cette écurie, qu'il faut passer et * pour servir les * couronnés de nos princes.

Revenons à nos faits, et laissons narrer par le comte de Montgaillard lui-même.

M. le prince de Condé, obsédé par ces insectes, s'en laissoit devorer sans les éloigner.

Ces gens-là, ont un défaut énorme, ils n'ont ni assez de moyens, ni assez d'étendue dans l'esprit,

---

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

pour saisir un grand ensemble, appercevoir le vrai but d'une grande affaire, dévorer tous les détails qui n'en sont que l'échafaudage. Ils ont encore moins ce courage d'esprit, qui fait qu'un homme de talent n'apperçoit que le but, et ne s'appesantit sur aucun des moyens nombreux qui doivent l'y conduire.

Si ces moyens ont des inconvéniens, un coup d'œil les lui fait * du grand but qu'il se propose. C'est à cette * balance qui les compare. Il fait dans toutes les entreprises, la part du hazard. Il confie ses ressources à l'avenir, il veut arriver au but, ne voit que lui, et y marche à travers les ronces, sans s'appercevoir des épines.

Les hommes médiocres, et les favoris des rois * de la médiocrité, de l'impudence et de la nullité. Les hommes médiocres, incapables de saisir l'ensemble, veulent pourtant faire, parler, donner un avis, que font-ils? Ils s'attachent à des détails, en font le principal de l'affaire, s'y incorporent, et quand leur maitre est foible, ils le forcent à s'en occuper. C'est ainsi que manquent la plupart des affaires, qu'on éloigne ceux qui les ont conçues, qu'on les aigrit. Les grandes entreprises confiées à de petites ames, me représentent ces grandes et superbes étoffes sortant du métier exposées aux mites, elles en sont dévorées, et ces insectes si petits et si vils, les réduisent pourtant en poussière. M. le prince de Condé, obsédé par ses alentours, avoit retréci ses idées sur leurs idées, et étant devenu aussi timide pour les minuties, qu'il l'est peu dans les batailles, il craignoit autant les petites choses, qu'ils aiment peu le canon.

Il fallut neuf heures de travail assis sur son lit à côté de lui, pour lui faire écrire au général Pichegru, une lettre de neuf lignes. Tantôt il ne vouloit pas qu'elle fut de sa main, puis il ne vouloit pas la

* Mots illisibles dans le manuscrit de d'Antraigues.

dater, puis il ne vouloit pas l'appeler général Pichegru, de peur de reconnoître la République en lui donnant ce titre. Puis il ne vouloit pas y mettre l'adresse, puis il refusoit d'y mettre ses armes, enfin il combatit, pour éviter d'y placer son cachet.

Il se rendit à tout enfin, et lui écrivit, qu'il devoit ajouter pleine confiance aux lettres que le comte de Montgaillard lui avoit écrit en son nom et de sa part.

Cela fait : autre difficulté ; le prince vouloit réclamer sa lettre. Il fallut lui persuader, que c'étoit en ne la réclamant pas, qu'elle lui seroit rendue, après avoir produit tout l'effet qu'il en devoit attendre ; il se rendit avec peine. Enfin, à la pointe du jour, je repartis pour Bâle, d'où je dépêchai Fauche à Altkirch, au général Pichegru.

Le général en ouvrant la lettre à huit lignes, du prince, et reconnoissant le caractère et la signature, la lut, et aussitôt la remit à Fauche en lui disant, j'ai vu la signature, et cela me suffit. La parole du prince est un gage dont tout français doit se contenter, rapportez-lui sa lettre.

Alors il fut question de ce que vouloit le prince. Fauche expliqua qu'il desiroit : 1°. Que Pichegru proclamât le roi dans son armée et arborât le drapeau blanc.

2°. Qu'il livrât Huningue au prince.

Pichegru s'y refusa. — Je ne ferai rien d'incomplet, dit-il, je ne veux pas être le troisième tôme de la Fayette et Dumourier ; je connois mes moyens, ils sont aussi sûrs que vastes. Ils ont leurs racines non-seulement dans mon armée, mais à Paris, dans la convention, dans les départemens, dans les armées de ceux des généraux mes collègues qui pensent comme moi. Je ne veux rien faire de partiel ; il faut en finir, la France ne peut exister en République, il lui faut un roi, il faut Louis XVIII. Mais il ne faut commencer la contre-révolution que lorsqu'on sera sûr

de l'opérer sûrement et promptement. Voilà qu'elle est ma devise.

Le plan du prince ne mène à rien ; il seroit chassé de Huningue en quatre jours, et je me perdrois en quinze jours. Mon armée est composée de braves gens et de coquins. Il faut séparer les uns des autres et aider tellement les premiers, par une grande démarche, qu'ils n'aient plus la possibilité de reculer, et ne voyent plus leur salut que dans le succès.

Pour y parvenir, j'offre de passer le Rhin où l'on me désignera, le jour et à l'heure fixée, et avec la quantité de soldats et de toutes les armes que l'on me désignera.

Avant je placerai dans les places fortes des officiers sûrs et pensant comme moi.

J'éloignerai les coquins et les placerai dans des lieux où ils ne peuvent nuire, et où leur position sera telle qu'ils ne pourront se réunir. Cela fait, dès que je serai de l'autre côté du Rhin, je proclame le roi. J'arbore le drapeau blanc ; le corps de Condé et l'armée de l'empereur s'unit à nous, aussitôt je repasse le Rhin et je rentre en France. Les places fortes seront livrées et gardées au nom du roi par les troupes impériales.

Réuni à l'armée de Condé, je marche sur-le-champ en avant ; tous mes moyens se déployeront alors de toutes parts et nous marchons sur Paris, et nous y serons en quatorze jours.

Mais il faut que vous sachiez que pour le soldat français la royauté est au fond du gozier. Il faut, en criant vive le roi, lui donner du vin et un écu dans sa main.

Il faut que rien ne lui manque en ce premier moment.

Il faut solder mon armée jusques à sa quatrième ou cinquième marche sur le territoire français.

Allez rapporter tout cela au prince, écrit de ma main, et donnez-moi ses réponses.

Pendant toutes ces conférences Pichegru étoit environné de quatre représentans du peuple, à la tête desquels étoit Merlin, de Thionville, le plus insolent et le plus farouche des inquisiteurs.

Ces gens-là, munis des ordres du comité, pressoient Pichegru de passer le Rhin et d'aller assiéger Manheim, où Merlin avoit conservé de nombreuses intelligences. Ainsi, si d'une part le comité lui-même prêtoit par ses ordres à l'exécution du plan de Pichegru, de l'autre il n'y avoit pas de moment à perdre, car différer de se rendre au desir des quatre représentans c'étoit se déclarer suspect.

Ainsi, tout imposoit au prince de Condé la loi de se décider, et de se décider promptement.

De plus, le bon sens lui imposoit une autre loi, celle d'examiner sans passion quel homme étoit Pichegru, quel étoit son abandon, qu'elles étoient ses propositions.

L'Europe annonçoit ses talens, et il avoit mis le prince bien en état de juger sa bonne foi.

De plus sa démarche, son plan en étoient de nouvelles preuves. En passant le Rhin, se mettant au milieu des armées de Condé et de Wurmser, il rendoit sa désertion impossible ; et si le succès ne répondoit pas à son attente, il se rendoit lui-même émigré.

Il laissoit à ses féroces ennemis sa femme, son père, ses enfans, tout répondoit de sa foi ; ses talens répondoient à son génie, son génie à ses moyens, et les gages qu'il laissoit s'il échouoit assuroient qu'il étoit sûr du succès.

Quelle stupide prétention que de prétendre mieux connoître l'armée de Pichegru, que Pichegru lui-même ; de croire mieux connoître les provinces frontières que Pichegru qui les commandoit, et qui y avoit placé pour commandans de ville ses amis !

Cette prétention pourtant perdit la monarchie cette fois comme tant d'autres. M. le prince de Condé, en lisant ce plan, le rejetta en totalité.

Il falloit, pour son succès, en faire part aux Autrichiens. Pichegru l'exigeoit. M. le prince de Condé ne le vouloit pas absolument, pour avoir à lui seul la gloire de faire la contre-révolution.

Il répondit à Pichegru par des observations, et la conclusion de sa réponse étoit de revenir à son premier plan.

Que Pichegru proclamât le roi sans passer le Rhin, qu'il remit Huningue, et qu'alors l'armée de Condé seule, et sans en rien participer aux Allemands, iroit le rejoindre.

Qu'en ce cas il pouvoit promettre cent mille écus en louis, qu'il avoit à Bâle, et 1400 mille livres qu'il avoit en excellentes lettres-de-changes payables sur-le-champ.

Aucun moyen, aucune idée n'eût de prise sur M. de Condé ; l'idée de communiquer son plan à Wurmser, d'en partager la gloire avec lui le rendoit aveugle et sourd.

Il fallut rapporter ces observations à Pichegru, et M. Courant en fut chargé.

Je certifie que ce cahier a été trouvé dans le portefeuille de M. d'Antraigues, ouvert en présence du général-en-chef Buonaparte, et du général Clarke, et cotté et paraphé par moi. Montebello, le 5 prairial an V de la République. 21 mai 1797.

Le général divisionnaire chef de l'état-major général.

Signé, BERTHIER.